

LE
MARÉCHAL BRUNE

POÉSIE

PAR M. LACOSTE (DU BOUIG)

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION

Par M. ÉDOUARD GOUIN

NOUVELLE ÉDITION



BRIVE

Imprimerie J. VERLHAC, rues de Carbonnières et de Verlhac.

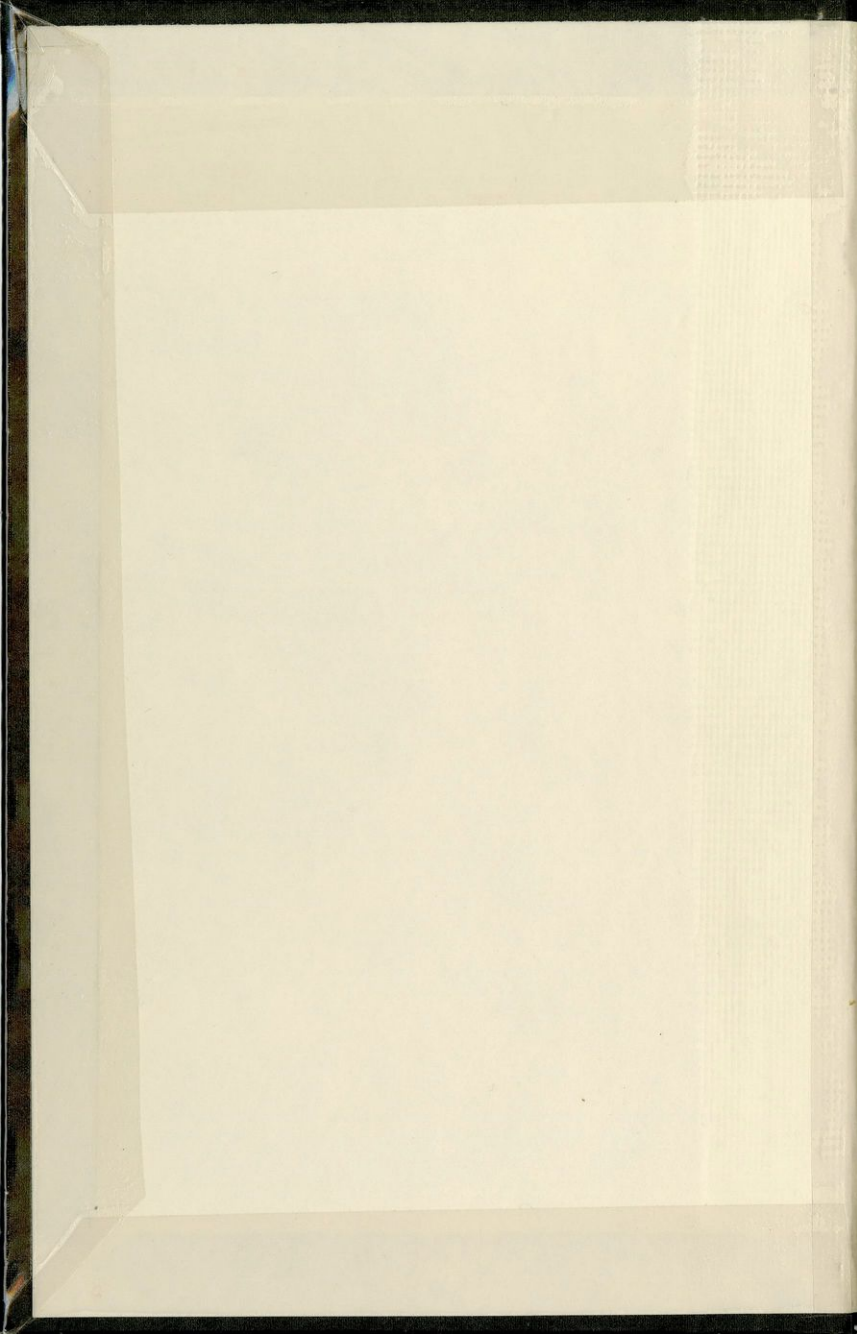
AVRIL — 1876.

BIBLIOTHÈQUES DE BRIVE



3 1900 00085 7304

MAG/R
00
Z A1
BRU



1175
43-32

LE
MARÉCHAL BRUNE

POÉSIE

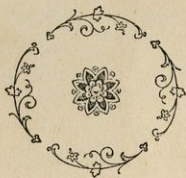
PAR M. LACOSTE (DU BOUIG)

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION

Par M. ÉDOUARD GOUIN.

NOUVELLE ÉDITION



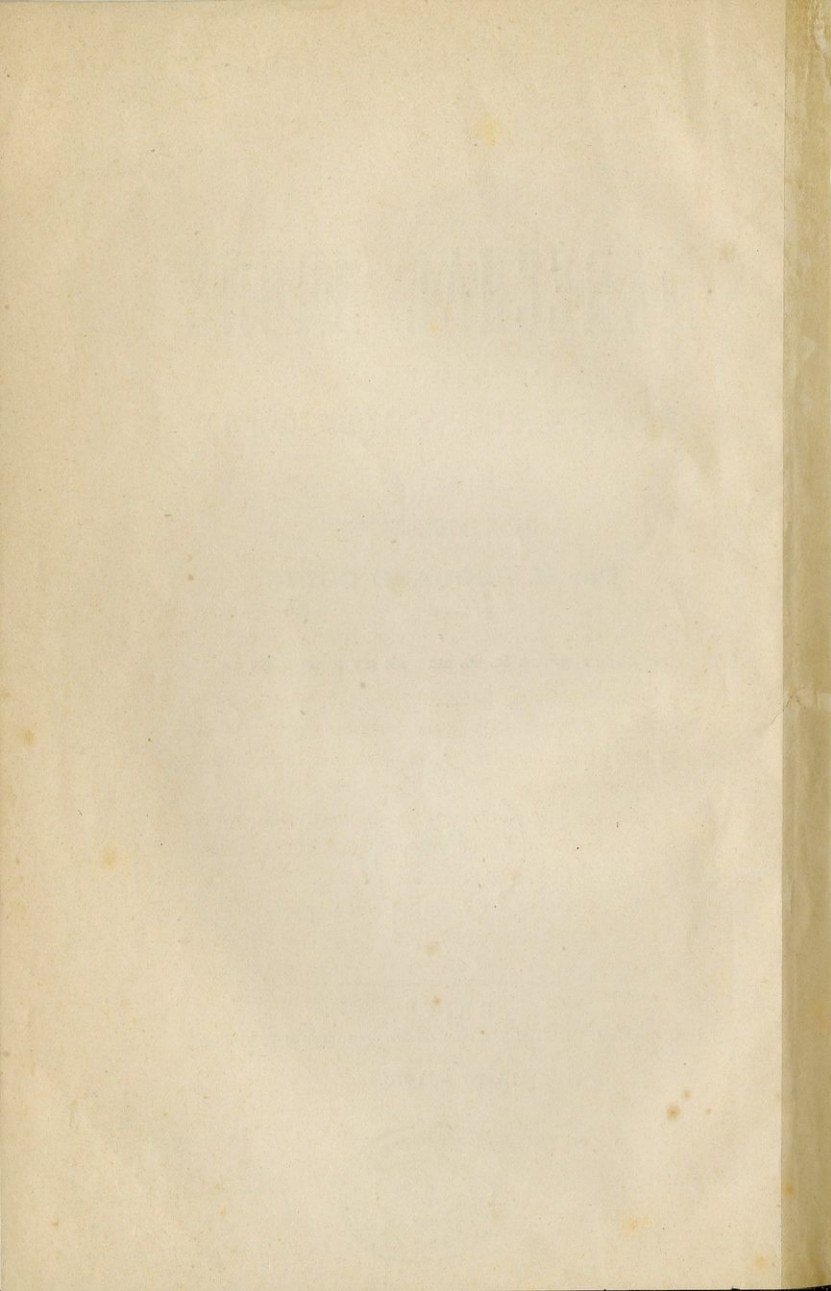
BRIVE,

Imprimerie J. VERLHAC, rues de Carbonnières et de Verlhac

Avril - 1876.



B. M. Brive (E)	
Tit.	99
Céc.	2 A1 BRU
Sec.	Région / agr



LE

MARÉCHAL BRUNE

Nous avons l'un et l'autre vingt ans, et sommes unis d'amitié. Les ans nous sépareront ; mais nos écrits vivront ensemble si Dieu leur prête vie.

1840 — E. GOUIN.

BRUNE est un de ces noms comme il faut en crier à notre porte, si l'on veut que le sommeil ne s'installe pas chez nous. Tous aujourd'hui nous sommes las de tout, et la molle indolence et l'engourdissement suivent de près la fatigue. Mais s'il nous reste quelque Tyrtée veillant avec sa lyre dévouée, oh ! alors, écoutons et sachons-lui gré de son courage.

Eh bien, le chantre est là qui veut solenniser une grande illustration pour remuer de grands cœurs : levons-nous, et marchons sur ses pas.

— Où nous mène-t-il ? — Sur une tombe.

Et que cela ne nous étonne point. Il y eut un peuple de l'antiquité qui ne s'en allait pas à la bataille sans avoir, pour escorte, les cendres de ses héros, et qui ne s'en retournait jamais indigne d'elles.

L'homme que va chanter le poète, il vous le devait lui et non pas un autre, parce qu'il a jeté son

premier regard au même coin de ciel qui protégea le berceau de Brune. Remercions-le de sa foi : en nos jours d'inertie, on laisse passer de si riches gloires devant lesquelles on ne se découvre pas ! — Si M. Lacoste a choisi son héros dans les rangs de ses compatriotes, vous n'en conclurez pas que votre part vous importe peu dans un hommage à Brune qui ne sera pas né auprès de votre maison ? Des braves, il est vrai, la France en compte par milliers ; mais Brune fut plus qu'un brave, il fut un héros ; et l'héroïsme a droit de cité dans tous les pays. Vous caressez sans doute avec amour ce souvenir des clefs de Châteauneuf présentées par le gouverneur au cadavre de Dugesclin, et si l'ennemi lui-même est forcé de se courber devant nos célébrités, que ne devons-nous pas faire !

Sans chercher ailleurs que chez notre héros, la ville de Brescia ne lui envoya-t-elle pas un sabre d'or ? Allez à Véronne, visitez l'hôtel des Monnaies, et l'on vous montrera une médaille frappée à la gloire de Brune ; à Turin, un buste de marbre fut exécuté par les ciseaux de Comelli, et décerné au général français par le jury d'instruction de la ville.

Je ne vous parle pas de présents offerts par les gouvernements de Berne et de Hollande, et qu'il n'accepta qu'à la condition d'en gratifier ses soldats ; je ne vous parle pas d'une armure reçue de certaines mains qui savaient ce qu'est une bonne épée, des mains de Bonaparte ; je ne vous parle pas non plus de deux lignes ainsi conçues et adressées au général Brune, en Suisse,

par M. de Talleyrand :

« *Tout ce qui sait apprécier ici les hommes, trouve
» que les plus belles destinées vous sont réservées.* »

Mais je dirai que nous avons tous un intérêt puissant à prendre dans cette feuille de notre histoire. Vous du Midi, que de fatales dissensions n'a-t-il pas étouffées chez vous, à Aix, à Marseille, à Grenoble, à Nice, à Avignon, partout ! Vous de Paris, que de souvenirs ne vous a-t-il pas laissés dans ses carrières si diverses, que n'a-t-il pas mérité dans toutes sortes de commandements !

Et moi enfin qui vous parle, moi qui ne suis ni Parisien, ni Méridional, ni Briviste, moi dont vous devez croire le témoignage, je revoyais, il y a quelque temps, ma délicieuse Vendée ; un soir, assis sur le banc d'une cabane, je m'entretenais des hommes de la Révolution avec un de nos vieux paysans dont le cœur reste si longtemps chaud et la mémoire si longtemps fraîche.

— « Tenez, Monsieur, disait-il, voulez-vous connaître une âme d'or et de bronze ? Citez-moi Brune. Lorsqu'il approchait, on se faisait moins la grimace, *bleus et blancs* se seraient presque embrassés ; il était si entraînant et si noble ! avec des chefs semblables au pouvoir, je ne sais trop, Dieu me pardonne, si nous n'aurions pas souffert que la France s'appelât une république. »

Il fallait du mérite pour prendre un tel ascendant sur ces hommes ; car mes Vendéens ont le cœur sensible, mais la tête dure.

Pour perpétuer la mémoire de la brillante expédition de Hollande, où par des merveilles de stratégie Brune

mit les alliés dans une déroute complète, imposa une capitulation au duc d'York et s'empara *du Helder*, une rue de Paris fut honorée de ce dernier nom.

La contrée natale de Brune n'a point été ingrate non plus. Au retour de sa seconde campagne d'Italie, un quai orné d'arbres sur la Corrèze fut appelé *quai de Brune*, et il y a aujourd'hui, à Brive, une *place Brune*. On a fait mieux encore : une statue du Maréchal travaillée par Lanno, habile sculpteur, va être posée au sein de la charmante île de *Guyerte*. (1) Maintenant, si vous tenez à lier intime connaissance avec le héros, donnez un regard au monument que la poésie veut élever à son tour ; puis, poursuivons notre causerie quelques instants encore.

Vous saviez bien que le 13 mai 1763, Brune avait vu le jour dans la ville de Brive ; mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que les seuls titres de noblesse de sa maison étaient une vieille réputation de vertu et de savoir : ces titres-là, du reste, sont les plus beaux du monde.

Brune était issu d'une famille attachée au barreau. Son père, avocat lui-même, l'envoie aux cours de jurisprudence de Paris. Et le voilà dans la vie. — Et d'ici au sanglant dénouement, quel drame, grand Dieu, que cette vie ! Entre le Compositeur-Typographe et le Maréchal de France, entre le Grand-Cordon de la Légion-d'Honneur et le Martyr d'Avignon, quel monde infini de secousses étranges !

Il est à Paris, étudiant le droit. — Un jour, il suit

(1) La statue a été inaugurée en 1841, un an après la publication de cette brochure.

le courant de cette jeune foule qui, venue d'abord avec les intentions les plus juridiques, s'en va, bientôt après, *subir l'examen* d'un comité de journalistes, ou *plaider* une vente de manuscrits aux oreilles d'un éditeur.

Mais comme de là-bas, des yeux paternels ont plus de peine que des yeux de vingt ans à se laisser prendre au mirage, ils deviennent sévères ; et il faut essayer, alors, d'aller seul gagner l'oasis. — C'est ainsi que plusieurs années de procédure aboutirent à jeter Brune d'un banc de l'École à une casse de compositeur, où il ne rêva qu'à s'imprimer tout vif. De là un petit livre, mi-prose mi-vers, sous le voile de l'anonyme. Cet opuscule, écrit dans le goût du temps, qui n'est plus le nôtre, eut pour titre *Voyage sentimental dans quelques provinces de France*.

Puis il entreprend de monter une imprimerie, ne réussit pas ; puis, pour ne s'épargner aucun déboire de la vie, se livre au publicisme et rédige le *Journal de la Cour et de la Ville*, feuille aristocratique : lui qui, par une réaction sur lui-même, devait, à quelques jours de là, serrer la main à Danton.

89 éclate, qui bouleverse tout. Le choc de l'électricité frappe le cœur de Brune, il se jette dans la Révolution. La guerre tonne, il part, il s'élançe en Belgique. Dumouriez et Kellermann regardent derrière eux : il y a là un jeune homme qui demande une place à l'avant-garde. Et chacune de ses entrées en lice, à l'avenir, sera signalée par un haut fait.

Nous et lui nous étonnons l'Europe. Mais à Nerwinde pourtant le torrent de nos triomphes se repose. Le désastre fond dans nos rangs, le découragement à sa suite,

car nos troupes ne sont pas habituées aux revers. L'armée du Nord surtout est dans une débandade affreuse. Eh bien ! le jeune officier de tout à l'heure est encore là, qui s'offre à rétablir une sage harmonie, et fait avec une telle vigueur qu'un ralliement s'opère. Les plus anciens généraux s'inclinent comme devant un miracle.

Puis, dans l'intérieur de la France, bien d'autres missions non moins honorablement accomplies. — Puis, le 13 vendémiaire.

Ce jour-là, Barras avait une forte besogne ; Brune accourt, le seconde, et, si vous avancez jusqu'au bas de la rue Vivienne, vous pouvez le voir à la tête de son poste, où tant d'habileté signale sa conduite qu'il est tout d'abord mesuré par un œil d'aigle qui passait. Vous n'ignorez pas quel était ce regard puissant qui présidait avec Barras à la journée du 13 vendémiaire.

Brune fut interpellé.

— Je vous ai remarqué déjà dans les provinces du Midi.

— Moi, Général, je vous ai admiré partout, et je n'ai trouvé encore d'égal à vous... qu'un lieutenant d'artillerie à Toulon.

— Le lieutenant de Toulon vous donne rendez-vous, et une brigade à la prochaine guerre.

Et l'année qui suivit, Brune et le général se retrouvaient ensemble sur le ventre des Autrichiens. Le général était maître de la Lombardie ; Brune s'illustrait à Rivoli, et non loin de Vérone, à la tête de son soixante-quinzième régiment de grenadiers, décidait, par la fougue de ses attaques, le succès de la brillante affaire de Saint-Michel.

Immédiatement il fut mandé au quartier-général.

— Eh bien ! dit le général en chef, vous êtes venu à mon appel ! Je vous en félicite, car je n'ai trouvé d'égal à vous... qu'un officier d'artillerie, le jour du 13 vendémiaire. Votre rang dans l'armée....

— Général de brigade à la division Masséna.

— Vous êtes désormais... général de la division Brune.

Peu d'instant plus tard, deux hommes s'apprêtaient ensemble à travailler le plan d'une victoire nouvelle : le général en chef Bonaparte présentait un fauteuil au général de division Brune.

Et quelques mois après, en mars 1798, Brune retournait de Suisse en Italie, à son tour général en chef, tandis que Bonaparte allait aiguïser sa grande épée au front des Pyramides.

L'année suivante, une escadre anglaise de 45,000 hommes débarquait sur la côte de la Hollande ; Brune est investi du commandement de l'armée franco-batave. Aidé d'un corps de troupes infiniment trop faible, il défend à la fois mille points accessibles. A Beverwyck, il nous sauve par une retraite sage autant que rapide, et couronne sa campagne par un traité qui brise les chaînes de 8,000 Français prisonniers en Angleterre.

Bonaparte était de retour d'Égypte, et il ne dormait plus. Il envoya Brune dans l'ouest de la France, nommé général en chef de la seconde armée de réserve, et, au retour d'une troisième expédition en Italie, choisi pour ambassadeur près la Cour ottomane. Noble et digne fut

sa représentation. Le commerce et l'industrie furent favorisés hautement par lui ; il fonda nos premières relations avec la Perse, et fit connaître à Constantinople les beaux produits de nos fabriques ; il revint en 1805, maréchal de l'Empire, et grand-aigle de la Légion-d'Honneur.

Il repartit pour Boulogne, afin d'y commander notre armée des Côtes Britanniques, ensuite pour la Poméranie où son séjour militaire fut si glorieux et lui devint si fatal. C'est là qu'après un armistice violé par la marine du roi de Suède, il sollicita de ce prince une conférence ; et voici les dernières phrases qui furent échangées :

— Maintenant, Maréchal, vous avez assez servi les intérêts du despote, laissez-moi vous dire un mot des vôtres.

— Les intérêts de ma patrie sont les miens, Sire.

— La cause que vous soutenez est hostile à la dignité des gouvernements européens. Encore quelques jours, et une attaque universelle frappe à mort le parti de Napoléon.

— Sire, vous vous écarterez du but de notre entrevue.

— Je sais les dispositions de l'Europe ; l'ancienne dynastie va remonter à son trône de France.

— Sire, nous cessons tout-à-fait de nous entendre.

— Pourquoi gaspiller au service d'une cause perdue des capacités aussi puissantes ?

— Sire, il y a plus que de l'infamie dans vos propositions. Demain je serai vengé aux regards de mon pays.

Le lendemain on lisait à l'ordre du jour des troupes françaises :

« Un monarque a osé profaner la majesté royale en se chargeant d'offres de corruption, qui deshonnorent l'agent chargé de les faire et ceux qui les ordonnent. »

Quoi qu'il en soit, l'envie et la calomnie semèrent leur venin sur cette conférence loyale du côté du Maréchal. On écrivit que *« rien de plus scandaleux ne s'était vu depuis Pharamond. Brune perdit avec son commandement la bienveillance de Napoléon, qui, l'envoya présider le collège électoral de l'Escaut. »*

Jusqu'à 1815, c'est-à-dire sept années durant, nous n'entendons plus parler de Brune. — Lors des Cent-Jours, il est élu chef de l'armée du Var. Bientôt après, un ordre de Louis XVIII le rappelle à Paris. Mais un complot l'attendait à Aix. Envoyé plus d'une fois pour comprimer dans le Midi le parti royaliste, il y avait laissé plus d'une sourde rancune qui ne demandaient qu'à éclater au grand jour. L'heure parut s'offrir : le crime ne la laissa point échapper. A quelques pas d'Avignon on le reconnaît, on le signale, et la populace étend ses griffes, et s'écrie : *« Ma victime est à moi ! »*

Vingt années plus tôt, dans cette même ville d'Avignon, Brune avait arrêté des mers de sang.

Alors que tout invitait à la violence des mœurs, Brune avait su maintenir sa nature douce et conciliatrice ; alors que tant de boue se mêlait à l'édifice de notre grande révolution, Brune avait su passer sans se tacher à rien ; alors que la rapine était de mode chez les administrateurs des régions conquises, Brune donnait ses preuves de

désintéressement dans la Suisse, la Hollande, en tous lieux ; alors qu'on se jetait sur les pouvoirs par toutes les avenues possibles, il lui était proposé un ministère pour prix d'une insurrection renversée dans le Calvados, une ambassade à la cour de Naples, après le traité de Campo-Formio ; et il refusait toujours. Il lui fallait l'immense plaine de la bataille, il eût étouffé dans les impasses tortueuses de la diplomatie.

Là-bas du moins la générosité prend ses allures plus larges. Si le cri de l'indépendance l'emporte en Italie trois fois, et s'il daigne accorder une paix à l'Autriche, pour première clause il lui imposera l'affranchissement de tous les Cisalpins qu'elle gardait en captivité.

Et en 1795, à cette prise mémorable du col de Monte, les Autrichiens fuient devant nos armées. Pendant dix heures nous avons marché au travers des neiges. Le froid est d'une telle intensité que le vin distribué aux troupes est gelé dans les bidons. Eh bien ! un officier ennemi se jette à la rivière afin de nous échapper. Le malheureux a une épaule cassée : il perd l'équilibre, il va périr ! Un autre officier se précipite à l'eau, le saisit et le porte dans une maison voisine. Cet autre officier est un Français, et ce Français..... Brune !

Dans son expédition de la Poméranie, le pillage se déclare à Pazewalek : un corps d'armée se dirige vers une maison d'apparence confortable. On vient dire à Brune qu'elle est la propriété de Kalreuth, vieux général prussien ; il s'élance au-devant du seuil et s'écrie :

» Camarades , un brave demeure ici ; et l'asile des

» braves est sacré ! »

Savez-vous de quelle récompense on paya un si noble trait ? Ecoutez : en 1814, un général également prussien, Blücher se trouvait à Saint-Just, village de la Champagne. Il y avait là une jolie maisonnette que tout voyageur cherchait à entrevoir pour la saluer : elle appartenait au maréchal ; le Vandale étranger la réduisit à ses derniers décombres.

Que de hauts enseignements dans cette vie si tourbillonnée ! Puis au bout, quel abîme !

Depuis l'attentat, trois années s'écoulèrent, et la justice n'informa point. Un jour pourtant, une adresse signée par cent quinze habitants de Brive était remise aux mains de la maréchale Brune ; et cette femme s'en alla demander réparation pour la victime, châtiment pour les meurtriers. Une voix éloquente de France l'assistait. Grâce à l'énergie de M. Dupin et de sa noble cliente, le portefaix qui avait tiré le coup mortel, fut condamné à mort par contumace, et la mémoire de Brune solennellement réhabilitée.....

Si jamais on vous demande quel est ce soldat de bronze toujours debout, lisez-leur le chant que vous allez entendre. Et si, plus tard, vous rencontrez au milieu de l'île de Guyerle le poète incliné par l'âge, serrez lui la main ; il vous demandera encore d'aller glisser à vos enfants quelque autre récit au travers d'une caresse.

Les grands exemples, voyez-vous, poussent aux gran-

des ambitions. Et puis derrière les tempêtes noires il y a des soleils d'or ; autour des brisants qui déchirent, l'aigle promène sa royauté ; si la roche Tarpéienne est là, le Capitole est ici !

E. GOUIN.

1840.

LE MARÉCHAL BRUNE

PAR M. LACOSTE (DU BOUIG).

Le peuple est ardent mais il est
bon ; s'il devient terrible c'est qu'on
le trompe.

(BAILLY.)

I.

Quand le torrent qui gronde écartèle ses digues,
Quand le peuple ameuté par de puissantes ligue,
Se roule furieux, tous deux portent la mort ;
Mais si malgré sa force, et la haine, et l'envie,
Le peuple enfin honteux d'une rage assouvie
S'arrête, alors le peuple a pour lui...., le remord !
Sur un soupçon jaloux ayant donné l'alerte,
Du premier des Césars Rome pleura la perte ;
Toi, France, au souvenir d'un sublime empereur,
Tu comptes tes regrets par tes élans de cœur !
Tu marquis bien souvent, hélas ! d'ignominie
Tes plus grands citoyens, et tuas le génie !

C'est ainsi : notre vie à nous est un enfer
Où l'âme s'abrutit et devient fange ou fer !
Soit révolution, soit réaction forte,
Juste, injuste, avant tout chacune nous apporte
Des crimes et du sang sous un prisme d'honneur,
Et nos fronts sont encor flétris par le malheur !

Héroïque soutien des gloires populaires,
Brune, quel fut ton sort ?... Un jour, tes propres frères
Qui, pleins d'orgueil, cent fois avaient mêlé ton nom
Au nom si radieux de leur Napoléon,
Des Français, en un temps de tourmente et de rage,
Tigres injurieux, mais tigres sans courage,
Par un assassinat payèrent tes hauts faits !
— Toujours l'ingratitude est le prix des bienfaits !

II.

Sans dérouler aux yeux une trop longue histoire,
Que mon chant soit compris ; il paie à ta mémoire,
Brune, un tribut bien cher ! De ta vie, autrefois,
Quand un père attendri me disait les exploits,
Les amères douleurs, oh ! déjà ma jeune âme,
Attentive au récit, sentait comme une flamme
Qui l'inspirait de toi : triste de tes revers,
Heureux de tes succès, je bégayais des vers :
Et quand j'avais décrit le martyr patriote,
J'ajoutais au tableau le mot... compatriote !

J'étais encore enfant ; mais l'enfance sans voix
A du sang qui pétille et surgit quelquefois !
Grandir ! oui, c'était là toute mon espérance,
Grandir pour retracer mes souvenirs d'enfance
Et pour te chanter, Brune, ô héros immortel,
A qui la liberté doit encore un autel !

III.

Simple comme la fleur d'automne
Qui s'ouvre aux premiers feux du jour,
Et belle ainsi qu'une madone
Au front paré d'un saint amour,
Il est au midi de la France
Une oasis, une villa
Qui berça mon adolescence.
Du voyageur qui passe là,
Le regard captivé s'arrête
Pour admirer sa blonde tête
Que couronnent des ormeaux verts ;
Pour sa Corrèze et ses fontaines,
Sa *Guyerte* aux fraîches haleïnes,
Ses jardins de lilas couverts.

Ce climat doux à la brise embaumée,
Ce paysage au ciel charmant,
C'est Brive, plaine bien-aimée,
La villa qu'on admire tant !

C'est le lieu béni de naissance
De Brune, l'enfant ignoré ;
De Brune, maréchal de France !
D'une noble ardeur inspiré,
Darant ses loisirs de jeunesse,
Poète, il chantait la grandeur ;
Et le poète avec ivresse
Réalisa son chant du cœur !

Voyez !.. un météore a brillé dans l'espace,
Le ciel s'est coloré d'une teinte de feu ;
Sous l'habit du soldat le rêve d'or s'efface,
L'enfant devient un homme, et l'homme un demi-dieu !

— Mais le fiel a terni la coupe de la gloire. —
Lui qu'on vit mille fois, sur un char de victoire,
Des peuples ennemis défier la fureur ;
Lui qui ne fut jamais parjure à l'empereur,
On l'accuse ; l'envie aux cent bras l'environne ;
Quand son éclat s'affirme on s'ape sa personne.
La ligue fait son œuvre ; et le grand parvenu
Est arrêté soudain par un souffle inconnu.
On l'accuse ; son chef le disgracie ; et Brune
Digne dans les succès, fier devant l'infortune,
Aux soldats attristés va porter ses adieux,
Quelques pleurs seulement s'échappent de ses yeux !
C'est alors qu'il fut doux à son âme alarmée
D'entendre un long sanglot s'élever de l'armée !
De voir des vétérans blanchis sous les lauriers,
En ce moment de deuil, se prosterner aux pieds

Du héros qui toujours à son rang de bataille
Sut protéger leur front des feux de la mitraille !
On entendit, après ces accents de douleur,
S'élever pour sa cause une sourde rumeur,
Mais avant de partir il conjura l'orage.

A Saint-Just, paisible village
Dans la Champagne isolé,
Son esprit rêveur, désolé,
Voulut du moins vivre tranquille
Dans l'oubli d'un modeste asile.
Loin des inimitiés des cours,
Là, par les douceurs de l'étude,
Il consolait sa solitude,
Pour lui renaissaient d'heureux jours !

Plus tard, du fond de sa retraite,
Il pleura les malheurs qui courbèrent la tête
Du colosse au loin redouté
Qui, sans les trahisons vingt fois coalisées,
Eût foulé sous ses pieds les couronnes brisées,
Et que le monde eût écouté !

Et puis, lorsqu'un vaisseau de France
S'enfuit à l'île d'Elbe où tout devait finir,
S'il vit s'évanouir sa suprême espérance,
Il conserva le souvenir !

IV.

Le drapeau des Bourbons aux plis larges et pâles
S'agite dans les airs, couvre nos cathédrales ;
L'Empire est abattu ; la Restauration
A proclamé ces mots : Paix à la nation !
Et ce cri, si longtemps étouffé comme un crime,
Déjà dans bien des cœurs semble un écho sublime !

— L'aigle au regard perçant peut-il vivre sans air ?
Louis règne !... Aussitôt, prompte comme l'éclair,
Une voile paraît, elle grandit, s'avance ;
Sur le sol des Français un exilé s'élance
Toujours environné de l'éclat du vainqueur,
Et l'armée a crié : « Vive notre empereur ! »
Et voilà les Cent-Jours ! Le drapeau tricolore
Chasse le drapeau blanc, nous électrise encore !
Mort à nos ennemis ! Peuples, rois, à genoux !
Le boulet sur vos fronts se relève en courroux !
Vous tous, nobles guerriers que rien ne sut abattre,
L'orgueil des nations vous brave, il faut combattre !
Brune, prends ton essor ! ici ne vois-tu pas
Des palmes à cueillir et la mort sur nos pas ?

Brune, salut à toi ! salut à la grande âme
Oubliant un affront quand l'honneur la réclame !

On t'appelle, tu pars, tu voles, désireux
De triompher enfin de tous tes envieux,
De servir ton pays que l'Europe harcèle,
Et de te montrer fort, surtout lorsqu'il chancelle !

V.

Mais, silence !... de Waterloo
S'échappe un long cri d'agonie !
Contre la trahison s'est brisé le génie,
La victoire a trouvé son sublime tombeau !

C'en est fait, une lourde chaîne
Enlace le lion pour toujours terrassé ;
Il va mourir à Sainte-Hélène !
— France, ton soleil s'est glacé !

Adieu, projets si grands ! adieu, vastes conquêtes !
Ne tremblez plus, royales têtes,
Il est tombé le peuple-roi !
Écoutez...., au loin furibonde
La réaction marche, gronde,
Et lance la mort ou l'effroi !
Déjà le maréchal, que la clameur hostile
Raïlle et poursuit, n'a plus même un asile ;
On le presse, on l'entoure, on l'arrête, et parfois
Se font ouïr d'épouvantables voix !

Bientôt le tourbillon du peuple s'alimente,
A chaque pas il grossit, il fermente,
Il se pousse, il se rue, il s'élance plus fort...
Enfin c'est une mer prête à vomir la mort !

VI.

Avignon, ville austère, Avignon la papale,
Nourrissait dans ses flancs cette haine brutale.
Contraint d'abandonner les bataillons du Var
Qu'il commandait en chef sous un autre étendard,
Brune n'avait pour lui qu'une bien faible escorte.
Moulin, un hôtelier à l'âme droite et forte,
Avec le portefaix Vernet, au général
Venait d'ouvrir l'hôtel nommé *Palais Royal*.
La foule était immense, et les portes barrées
Fléchissaient sous le poids des colonnes serrées ;
Le terrible *Zaou* (1) volant de toute part
Accusait les serpents de déchirer trop tard,
Et Vernet et Moulin, seuls dans cette tourmente
Repoussaient vaillamment la masse rugissante...
Il devait succomber ce généreux effort !
Quelques audacieux, Farges et Rochefort,
Escaladent les murs ; déjà la populace
Pousse un rire infernal et marche sur leur trace ;
On envahit l'hôtel ; le maréchal surpris
Aux clameurs des bourreaux répond par le mépris,

(1) Mot qui dans la langue du pays veut dire *tuez, déchirez*.

Et Farges, écumant de colère et de rage,
Est un instant troublé par un si grand courage !
Il lance un coup de feu d'un poignet chancelant,
« Le maladroît qui manque un homme à bout portant ! »
Dit Brune ; et Rochefort, plus hardi dans le crime,
D'une main assurée a frappé la victime...
Le sang du maréchal jaillit, et de son cœur
La flamme a remonté vers un séjour meilleur !

Comme un loup affamé qui voit tomber sa proie,
Le peuple en ce moment a tressailli de joie.
Le corps sur la civière à peine est descendu,
Que ce cri : « Qu'on le jette au Rhône ! » est entendu ;
Et pour mieux assouvir sa fureur meurtrière,
Le peuple vers le Rhône entraîne la civière.
Là, sur le *pont de Bois*, fier de sa lâcheté,
Il dépouille à l'envi le corps ensanglanté ;
Ses griffes de vautour soulèvent la victime ;
Mais avant que le flot l'accueille en son abîme,
La foule veut lui rendre un *militaire honneur*,
Et vingt coups de fusil frappent l'endroit du cœur !
Pour couronner ce jour de si bonne fortune,
On grave sur le pont ces mots : « Tombeau de Brune ! »

— Le fleuve ne fut pas complice des bourreaux :
Les membres du martyr, emportés par les eaux,
Tout près de Tarascon sont jetés sur la grève.
Au bruit de cette mort Tarascon se soulève ;
Jalouse du forfait de sa sœur Avignon,
A ce vil sacrilège elle attache son nom :

Poursuivi sans pitié par l'insulte et l'outrage,
Le cadavre meurtri roule de plage en plage,
Et les flots indignés l'emportent avec eux...
Loin de là, sur les bords d'un ilot noir, fangeux,
Un loyal citoyen, un vieillard vénérable,
Recueille les lambeaux dispersés sur le sable,
Et pour les dérober à tout affront nouveau,
Il va secrètement leur creuser un tombeau !

VII.

Durant ces temps affreux, noble épouse de Brune,
Tu n'as pu que gémir sur ta grande infortune !
Plus tard, lorsque le peuple eut vomé ses fureurs,
Pâle, les yeux ternis, mais fière en tes douleurs,
Tu vins, comme autrefois le Priam de l'histoire,
Redemander la cendre et relever la gloire
Du héros que dix ans tout un peuple admira,
Et que dans un transport de rage il déchira !
Pardonne à ses bourreaux ; si leur main dévorante
Par l'outrage et la mort crut pouvoir le flétrir,
Femme, le ciel te venge, et d'une ombre sanglante
Sans cesse il les poursuit comme un noir souvenir !

Farges et Rochefort de leurs cris inutiles
Ont beau lasser le ciel ; pareils à des reptiles

Ils rampent sur le sol et meurent sans secours ;
Rongés par des douleurs jusqu'alors inconnues,
Leurs membres par lambeaux ensanglantent les rues ;
Leurs os semblent craquer sous le contact du jour !...

— Et vous qu'épargne encor cette horrible agonie,
Vous qui, porteurs de croix, vivant dans les honneurs,
Pensez que du Très-Haut la colère est finie,
Vous n'échapperez pas à ses regards vengeurs !

1840.

LACOSTE (du Bouig).



